

## **Verbundkatalog Kalliope**

**In: Les Temps Modernes. Jg. 8, Nr. 87, S. 1141-1169 u. Jg. 8,  
Nr. 88, S. 1324-1348.**

Der Wendepunkt.

**Mann, Klaus**

**Januar/Februar; März**

---

### **Nutzungsbedingungen**

Bei zahlreichen Dokumenten auf monacensia-digital.de sind die Urheberrechte bereits abgelaufen. Sie sind gemeinfrei und dürfen ohne weitere Rücksprache mit der Monacensia weiterverwendet werden.

Bei den Dokumenten, bei denen noch Urheberrechte bestehen, müssen für eine Weiterverwendung stets die Rechteinhaber\*innen angefragt werden sowie eine Publikationsgenehmigung der Monacensia eingeholt werden. Das Zitatrecht bleibt hiervon unberührt.

Zur Erteilung einer Publikationserlaubnis wenden Sie sich bitte an:

Monacensia im Hildebrandhaus

Literaturarchiv

Adresse: Maria-Theresia-Straße 23, 81675 München

E-Mail: [monacensia.literaturarchiv@muenchen.de](mailto:monacensia.literaturarchiv@muenchen.de)

### **Terms of use**

The copyrights for numerous documents on monacensia-digital.de have already expired. They are in the public domain and may be reused without further consultation with Monacensia. In the case of documents for which copyrights still exist, the copyright holders must always be contacted for further use and publication permission must be obtained from the Monacensia. The right to quote under copyright law remains unaffected by this. To obtain permission for publication, please contact:

Monacensia im Hildebrandhaus:

Literaturarchiv

Address: Maria-Theresia-Straße 23, 81675 München

E-Mail: [monacensia.literaturarchiv@muenchen.de](mailto:monacensia.literaturarchiv@muenchen.de)

## DER WENDEPUNKT

« La Révolution ! Des convois pleins de troupes traversent les rues en trombe ; les vitres sautent ; Kurt Eisner est président... Tout cela paraît si fantastique, si incroyable. Et pourtant, il est plutôt flatteur de se dire qu'on parlera plus tard de notre révolution bavaroise avec autant de sérieux que de Danton et de Robespierre. Nous avons été déçus de ne pouvoir assister à la représentation du magicien Uferino. Néanmoins cet anniversaire fut très réussi. Je possède maintenant les œuvres complètes de Kleist, Grillparzer, Körner et Chamisso. Pas mal de livres en somme. »

Par ces lignes débute le journal que j'ai tenu très scrupuleusement de 1918 à 1921. Le joli petit carnet relié en cuir me fut remis le 9 novembre 1918 comme cadeau d'anniversaire. (Le 9 novembre est en fait le jour de la naissance d'Erika ; mais toute notre enfance nous fêtâmes notre anniversaire le même jour comme des jumeaux, quoique je sois né un an et neuf jours après ma sœur).

La 2<sup>e</sup> note du 11 novembre est conçue comme suit :

« L'armistice est signé. Enfin, la paix ! Mais que va-t-il arriver maintenant ? Nous allons au-devant d'une catastrophe. L'école a repris. Notre professeur était furieux de tout ce vacarme, et parce que l'Allemagne avait été forcée de conclure une paix avec ses ennemis, les scélérats. Hier soir Mielein nous a lu une histoire très comique de Gogol. J'ai lu la tragédie *L'expiation* de Theodor Körner. C'est bien lamentable. »

Des incidents étonnants se sont produits. Dans la nuit et le brouillard notre Kaiser en fuite a passé la frontière hollandaise. Le grand Ludendorff et d'autres héros ont décampé. Tout cela est surprenant et plutôt incompréhensible. L'Allemagne était battue, paraît-il. Et pourtant non. Notre professeur parlait du « coup de poignard » dont les Juifs et les Spartakistes étaient responsables. Ceux-ci auraient, dit-on, pris notre empereur en traître, juste au moment où les choses allaient pour le mieux, et où la victoire finale était pratiquement assurée. Pour le professeur, il n'y avait pas plus de défaite allemande que de République. Celle-ci n'était qu'une invention diabolique, encore imaginée par les Israëlo-Bol-



chevistes pour précipiter la Patrie dans la ruine définitive... Il y avait quelque chose de faux dans cette paix ont personne ne semblait satisfait. Les gens paraissaient encore plus mécontents que pendant la guerre. Même la crème fouettée, symbole de paix longuement espéré, ne reparut pas tout de suite. Et au cours de l'hiver 1918-1919 on mangea au moins aussi mal que pendant les dernières années de la guerre.

Pourquoi aussi continuait-on à tirer des coups de feu? Avant l'armistice on se battait « là-bas », dans les tranchées; maintenant les détonations retentissaient terriblement près.

Le 21 février 1919, le Président du Conseil bavarois, Kurt Eisner, fut abattu juste à l'angle de notre école. Les notes de mon journal concernant cet attentat se distinguent par leur grandiloquence un peu gauche. « J'ai, y dis-je, versé des larmes amères sur la victime », affirmation sans doute quelque peu exagérée, mais pas aussi fantaisiste que ne le supposèrent les miens. Je ne sais plus au juste comment ces notes furent connues de ma famille — je tenais mon Journal caché avec le plus grand soin — mais je me souviens qu'on se moqua passablement de mes « larmes amères ». Ce flot de rhétorique pompeuse n'était pas tellement dû au chagrin que me causait la mort d'Eisner, qu'à mon dégoût devant le cynisme avec lequel les bourgeois de Munich, mes professeurs et camarades de classe y compris, accueillirent la nouvelle de sa mort. Le Président du Conseil, intellectuel onctueux au chapeau mou et à la barbe en collier, n'avait pas été populaire; on se réjouissait d'en avoir fini avec cet « étrange » réformateur du monde et ami de l'humanité. Son meurtrier, un descendant des comtes d'Arco, fut fêté comme un héros par les masses, tandis que seuls les radicaux de gauche rendaient hommage à la victime. Un des amis de Kurt Eisner, Heinrich Mann, termina son oraison funèbre par la remarque que le défunt méritait le titre d'« écrivain de la civilisation ».

En Bavière un intermède hectique de dictature communiste suivit immédiatement la mort d'Eisner. Dans mes souvenirs, cette République éphémère a tout l'aspect d'une vilaine farce. Un tohu-bohu de cris stridents, des affiches spectaculaires, des pierres lancées, des meetings populaires, des tribunes d'orateurs improvisés, des drapeaux rouges, des voitures ouvertes pleines de personnages exaltés avec des brassards rouges. Toute l'affaire a un arrière-goût de « carnaval » frénétique et quelque chose de peu



sérieux. Il est vrai que ce carnaval allait un peu fort et ne se terminait pas sans actes de terrorisme. Les bourgeois respectables tombèrent dans un état de frayeur hystérique. On colportait des bruits épouvantables : banques pillées, femmes violées, enfants martyrisés. On fouilla les villas de notre voisinage pour y chercher des dépôts d'armes ; les propriétaires effrayés se répandaient en descriptions fantaisistes sur les horribles moments qu'ils avaient traversés. Ce qui paraissait étonnant, c'était surtout que des êtres humains pussent survivre à tant d'horreurs. Or la totalité de nos voisins était encore indemne bien qu'ayant subi le sort épouvantable que ces brutes de Spartakistes leur avaient réservé.

Notre maison fut épargnée par les troupes du Gouvernement. D'abord nous attribuâmes ce fait à un heureux hasard, mais ensuite nous apprîmes que la patrouille avait eu ordre de ne pas toucher à la maison de Thomas Mann, bien que cette maison eût une apparence capitaliste suspecte et que les idées de son propriétaire ne fussent nullement orthodoxes du point de vue marxiste. Les leaders révolutionnaires, peints par leurs adversaires comme une horde de Vandales sanguinaires, étaient en réalité des hommes qui respectaient le talent et l'intégrité d'un écrivain même si leurs idées politiques ne concordaient pas avec les siennes. Beaucoup de ces Jacobins-amateurs s'occupaient de littérature, soit par profession, soit par goût. Un poète et esthète comme Ernst Toller, qui joua un rôle dans la république de Munich, n'aurait jamais permis que l'on inquiétât l'auteur des *Buddenbrooks* et de *Mort à Venise*.

Le 13 avril mon journal annonce : « Ce matin circulaient des bruits selon lesquels le gouvernement bolchevique serait renversé. Levin et Toller se seraient enfuis. Levin, dit-on, aurait emporté 1/2 million de marks en Suisse. Erich Mühsam serait arrêté. Je suis allé ce matin au Musée National voir la collection des armes du moyen âge. Assez intéressant. Mieux que l'école. »

Ces bruits étaient prématurés. Les Rouges se maintinrent encore quelque temps. Notre ville fut soumise à un état de siège méthodique. La milice révolutionnaire livra de véritables batailles contre le corps franc du général Epp.

Pour nous, la guerre civile se résumait en un lointain roulement de tonnerre qui accompagnait nos jeux. « Avant le déjeuner nous avons joué au ballon, en écoutant le grondement du canon », notai-je le 2 mai.



« Les Rouges et les Blancs se battent aux environs de Dachau. Nous sommes allés voir la grosse mitrailleuse que les Rouges ont installée sur la place Kufsteiner. Il n'y a pas de pain. Fanny nous a fait une espèce d'ersatz de galette. C'est bon. J'ai lu une belle histoire de Walter Scott. »

Le 5 mai, alors que les troupes du général avaient pénétré dans la ville, je sortis acheter un exemplaire du récit de Gogol, *Le Manteau*, et trouvai la ville grouillante de soldats. Trois jours plus tard on déclara officiellement la fin de la guerre civile et la vie de tous les jours reprit son cours monotone. Partout cependant on trouvait le souvenir des événements sanglants des dernières semaines. Dans mon Journal je notai le 8 mai 1919 : « rentrée des classes... hélas. Le professeur nous raconte qu'un régiment très célèbre est caserné au *Wilhelmgymnasium*. Ce sont les mêmes soldats, dit-il, qui ont tué Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht à Berlin. Je n'ai pas aimé la façon dont il a dit cela comme s'il s'agissait d'un titre de gloire. Avant-hier cinq Spartakistes ont été exécutés dans la cour de notre école. L'un d'eux n'avait que dix-sept ans. Il n'a pas voulu qu'on lui bandât les yeux. Le professeur prétend que c'est une preuve de fanatisme. Moi je trouve cela admirable ».

La crise morale et sociale où nous sommes plongés, et dont on ne peut prévoir la fin, était à cette époque en pleine évolution. Notre vie consciente commença dans une période d'angoissante incertitude. Tout, alors, craquait et chancelait autour de nous : à quoi nous retenir, d'après quels principes nous orienter ? La civilisation que nous avions connue dans les années autour de 1920 semblait privée d'équilibre, sans but, sans volonté de vivre, mûre pour la ruine, prête à périr.

Oui, nous vécûmes de bonne heure les tourments de l'Apocalypse, nous connûmes plus d'un égarement et d'une aventure. Je n'ai pas conscience cependant d'avoir jamais appris à connaître « le Vice ». J'ignore totalement ce qu'est le « Vice ». Solitude, désir, faim, ennui, envie — voilà les réalités. Mais qu'est-ce que le « Vice » ? Qui peut me définir la notion de « Pêché » ? En ce qui me concerne, je n'ai jamais été à même de donner un sens à cette abstraction emphatique et creuse.



Nous ne pouvions nous écarter d'une norme morale : une telle norme n'existant pas. Les clichés moraux de l'ère bourgeoise, ces tabous hérités d'une société à la fois orgueilleuse, satisfaite d'elle-même et nerveusement inhibée, avaient perdu leur autorité et leur pouvoir de persuasion pendant les années de guerre et de révolution. Ils les avaient perdus pour toujours, pensions-nous. Si complètement disparue, si surannée nous paraissait cette morale bourgeoise et puritaine, qu'elle ne nous semblait pas valoir la peine d'être discutée.

Que restait-il encore à démasquer dans une éthique dont les erreurs et les vices étaient depuis longtemps percés à jour et dénoncés ? Le combat furieux contre cette pseudo-morale vieillie, entrepris par les génies iconoclastes des dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, fut poursuivi et achevé par la génération de nos pères. L'idéal ascétique qu'avaient rudement attaqué Nietzsche, Whitman, Zola, Strindberg, Ibsen, Wilde, — rendit le dernier soupir sous les coups formidables de D.H. Lawrence et Franck Wedekind. A nos poètes nous empruntâmes le mépris de l'intelligence, l'exaltation des valeurs biologiques et irrationnelles au détriment des valeurs morales et rationnelles, la surestimation du somatique, du culte d'Éros. Au milieu du vide et de la dissolution générale, rien ne paraissait avoir d'importance réelle si ce n'est le mystère de notre existence physique, le miracle voluptueux de notre présence sur la terre. En face d'un crépuscule des idoles qui mettait en question l'héritage de deux millénaires, nous cherchions un nouveau centre de gravité à notre pensée, un nouveau leitmotiv à nos chants et trouvâmes le corps « magnétique ».

Cette préoccupation du physiologique n'était pas seulement pour nous une simple affaire d'instinct ou d'état d'esprit, mais avait un caractère de programme, de principe, qui ne doit guère surprendre si l'on considère la vieille inclination des Allemands pour le systématique : ainsi on tira un système du chaos lui-même, et de la folie.

En ce temps-là il est vrai, dans ces jours d'irresponsabilité politique et d'exaltation érotique, nous ne distinguions pas les aspects ni les conséquences dangereuses de cette mystique sexuelle puérile. Je ne pouvais cependant m'empêcher de remarquer que notre philosophie du corps était exploitée et servait de prétexte à des tendances peu réjouissantes. L'apologie des vertus physiques perdait pour moi toute espèce de charme et d'attrait quand elle était



liée au culte militant et pathétique de l'héroïsme, ce qui hélas se produisait fréquemment. Je ne comprenais rien à ce fanatisme sportif que nous devons noter comme un autre symptôme, le plus important peut-être, du courant anti-spirituel d'alors. Je ne comprenais pas ce que les gens trouvaient de si excitant, de si merveilleux aux matches de boxe et de football. Heureusement ces choses ne jouèrent qu'un rôle négligeable dans le système d'éducation de l'« Odenwaldschule ».

Quelques-uns des plus jeunes garçons avaient des ambitions sportives et s'entraînaient aux jeux de ballon, au lancement du disque, et autres exercices corporels. Je les regardais avec plaisir quand ils s'exerçaient à la lutte ou à la course. L'un d'eux surtout attirait mon attention. Il s'appelait Uto : robuste et adroit il ne se montrait pas, et de loin, le plus fort ni le plus habile de ses camarades. Il n'était même pas particulièrement joli ; son visage, cependant était de ceux que j'aime. Si l'on vit assez longtemps, si l'on possède un cœur sensible, plus d'un visage peut vous attendre. Mais on aime toujours le même, on le reconnaît entre tous. Uto avait celui-là.

Il aurait pu être d'origine slave, avec ses pommettes hautes, saillantes, et ses yeux étroits. Ou peut-être avait-il plutôt l'air d'un petit Suédois qui aurait reçu une goutte de sang mongol. Ses cheveux clairs décolorés et desséchés par trop de soleil ressemblaient parfois à de la paille ; à d'autres moments ils paraissaient faits d'une substance riche et douce, d'un ton doré. Ses lèvres aussi étaient sèches et gercées pour ensuite (cela n'avait rien à voir avec la température, mais dépendait de l'humeur d'Uto) briller d'un éclat sombre et surprenant de fleur épanouie. Ses yeux avaient la couleur de la glace — la glace charriée par un fleuve, scintillant dans la clarté d'un matin d'hiver. Ils n'étaient pas bleus, ses yeux, mais d'un gris lumineux auquel se mêlaient des reflets vert argent. L'innocence de ce clair regard m'était douce et effrayante à la fois. Il y a dans l'air matinal une lueur métallique, une transparence qui est plus profonde, plus impénétrable que l'abîme pourpre des minuits.

Les genoux d'Uto étaient couverts de cicatrices, ce qui lui donnait une apparence guerrière et hardie. Ses mains étaient rudes, avec des ongles sales bien formés ; il tenait sa tête très droite.

J'écrivis des poèmes sur lui que je ne lui montrai jamais. Je lui donna des noms qu'il trouva très comiques : Ganymède, Narcisse,



Phaidros, Antinoüs... Cependant mon affection le flattait. Il me tenait pour cultivé et celà l'impressionnait; pour un peu fou, par surcroît, ce qui ne le dérangeait pas autrement. C'était un bon garçon énergique et doux, sans méchanceté. Assez vaniteux pour être flatté de mes faveurs, mais trop naïf pour reconnaître le véritable caractère de ma passion.

Il me dit : « Je n'ai encore jamais eu de véritable ami. Tu es le premier. C'est bon d'avoir un ami. » Son front était lisse et frais. Il était simple et sans arrière-pensée, comme le sont les animaux et les anges. J'écrivis sur un bout de papier : « Je t'aime. »

Il le lut, rougit un peu (il avait une manière curieuse, fugitive mais intense de rougir et de rejeter ses cheveux en arrière avec un geste embarrassé); puis il rit et mit le morceau de papier dans la poche de son pantalon. « Tonnerre » dit-il sans me regarder. « C'est bien. » Et tout à coup gravement, d'une voix sage, assourdie : « Naturellement, tu m'aimes. Des amis doivent s'aimer. »

Je lui racontai que je devrais quitter l'école bientôt. Mes parents m'avaient écrit. « Ils veulent que je rentre chez moi. Ils y tiennent. »

Il ne me crut pas : « Tu ne peux pas me faire cela », dit-il. (O nuit claire, impénétrable de son regard!) « Tu ne peux pas me laisser tout seul ici. Tu es mon ami. Tes parents comprendront sûrement cela si tu sais le leur expliquer. »

Je lui avais menti. Mes parents ne voulaient pas me faire revenir, au contraire, leur souhait et leur intention étaient de me laisser encore un an ou deux à l'« Odenwaldschule », assez longtemps pour que je puisse y préparer le « bachot ». Mais je ne voulais pas préparer de « bachot », je ne voulais pas rester. Naturellement, j'étais attaché à Éva, Oda, Ilse, à Paulus, au joli paysage, à l'atmosphère amicale et captivante, à la camaraderie de cette communauté scolaire très libre. Mais je ne voulais pas rester. J'avais peur.

J'avais peur du sentiment qui manquait de faire éclater ma poitrine d'une douceur qui me faisait mal. J'avais peur d'Uto. Il était si fort, tellement plus fort, tellement plus léger que moi. Tout était force et gaieté en lui; pour lui, pas de problème, alors que pour moi tout devenait angoissant, inextricable problème.

« Mes parents sont très autoritaires, ajoutai-je. Quand ils ont une idée en tête. »

Ce fut lors de ce beau, de ce riche printemps que je rencontrai le jeune poète français René Crevel.



Il ressemblait peu au cliché-type de l'homme de lettres parisien auquel tient si fort l'imagination de la bourgeoisie internationale. René n'était ni onctueux, ni élégant, ni « spirituel » au sens conventionnel du mot. Son charme « fulminant », oui, ce fut peut-être l'homme le plus doué de charme que j'aie connu — possédait un farouche élément de tragique qui venait du plus profond de son être pour se communiquer à ses gestes, à ses mots, pour allumer ses regards. Il y avait quelque chose d'indescriptible dans ses yeux, — larges, brillantes étoiles dilatées par la panique ou l'éternel ravissement. A notre époque décadente on ne voit plus guère de tels yeux. Ils n'avaient pas de couleur définie, ne semblaient être faits que de lumière changeante, où de soudains crépuscules succédaient aux éclairs magnétiques, comme si des ombres de souffrance étaient descendues de son front douloureux.

Il était généreux et amical, mais il pouvait aussi être agressif, cruel même. Son intégrité farouche s'érigait contre tout ce qui était bas et commun. Les défauts qu'il haïssait le plus impitoyablement étaient précisément ceux qu'il pensait caractéristiques de sa propre classe — ceux de la bourgeoisie de la Troisième République. Aucun vice ne lui paraissait plus impardonnable que l'avarice et l'étroitesse d'esprit satisfaite qu'il reprochait avec rage aux gens de son milieu, à ses parents, ses professeurs, ses relations.

Ses penchants, ses aversions et son aspect extérieur même étaient empreints d'un ressentiment passionné contre sa famille bourgeoise, surtout contre sa mère. Alors que la vieille Mme Crevel ne portait que du noir, René choisissait pour ses costumes, ses chemises, ses cravates, ses chaussettes, les couleurs les plus criardes. En fait il avait souvent l'air parfaitement excentrique, car il y avait, plus encore que son costume extravagant, sa physionomie bizarre — mi-archange, mi-boxeur — avec ses lèvres charnues d'enfant, ses cheveux ébouriffés et ses yeux incroyables.

Il passait ses journées avec des Américains, des Allemands, des Russes et des Chinois, parce que sa mère considérait tous les étrangers comme des criminels ou des cas pathologiques. Il buvait du whisky et du gin parce que leur odeur lui donnait la nausée. Il haïssait le Christianisme parce qu'elle allait à l'église. Elle était nationaliste : il raillait la « Douce France » et ses biens les plus sacrés. Madame était puritaine : il la choquait par des obscénités. Il prenait plaisir, en société, à plaisanter sur le suicide de son père, car il savait que la veuve cherchait à cacher ce



scandale de famille. Non seulement M. Crevel s'était tué (Madame le trouva un soir pendu dans le salon où elle s'apprêtait à recevoir quelques hôtes particulièrement distingués), mais il était aussi devenu fou et il était syphilitique au dernier degré, si l'on doit ajouter foi au récit effroyablement corsé de son fils. Charmante idée, n'est-ce pas, de mettre un enfant au monde dans de pareilles circonstances : « ma chère maman craignait trop le bon Dieu pour se faire avorter », expliquait le fils avec une gaieté désespérée, « bien qu'elle sût que je serais malade. Les péchés des pères : on connaît ça. Il faut que je paye maintenant pour les vices du vieux monsieur et les vertus de son épouse ! »

J'étais souvent confondu, voire effrayé par la rigueur de ses jugements, la véhémence de ses réactions. Son antipathie à l'égard de toutes les puissances et institutions établies avait presque un caractère maniaque : l'église catholique, l'armée, l'académie française — pour ne nommer que celles-là, lui étaient objets de haine comme des ennemis personnels dont les intrigues auraient menacé sa vie, empoisonné son atmosphère. Aux invectives qui jaillissaient avec une espèce d'enthousiasme furieux de ses molles lèvres d'enfant, se mêlaient de la manière la plus inattendue l'humour cru de l'argot faubourien et le vocabulaire scientifiquement poétique des surréalistes dont il faisait partie. Il grondait et jurait comme un jeune dieu à qui l'horreur de la perdition humaine et le goût des vins terrestres auraient obscurci les idées. En outre sa langue s'embarrassait un peu, ce qui donnait à son éloquence amère un touchant accent de maladresse puérile.

Comme ces heures de l'après-midi, ces longues soirées que nous passâmes ensemble me sont présentes ! J'habitais un petit hôtel non loin de l'École Militaire où il venait de faire ses deux ans de service militaire, non sans rechigner. Il entraînait dans ma chambre, jetait négligemment son pardessus clair sur une chaise ou le laissait tomber sur le parquet. Il arrivait impétueux, le souffle coupé, comme s'il était porteur de terribles nouvelles, ou en fuite, ou transfiguré par une grande joie. Puis il s'installait généralement sur mon lit et se mettait aussitôt à me faire la lecture. Dans mon esprit je garde l'image d'un jeune poète en pantalons de flanelle grise, chemise bleue et cravate rouille, assis sur un lit d'hôtel, la tête penchée sur un manuscrit.

Le roman qu'il me lisait alors s'appelait *La mort difficile*. Pierre, le jeune héros tourmenté, est, tout comme le sensible Andreas de



ma *Danse sacrée*, un portrait de lui-même. La mère de Pierre, la terrible Mme Dumont-Dufour, emprunte nettement les traits de la vieille Mme Crevel. Le caractère odieux de la caricature littéraire m'emplissait d'un malaise d'autant plus grand que j'avais appris à ce moment-là que la mère de René était mourante. Comme il avait terminé la lecture d'un chapitre dans lequel la vieille mère bourgeoise jouait un rôle particulièrement pénible, je lui demandai timidement si l'état de sa mère s'était amélioré. « Aucunement, répondit-il froidement, cela ne va pas du tout. Elle n'ira pas loin. »

Je lui demandai aussi ce qu'il adviendrait de Pierre. Il sourit, avec une façon curieuse, absente, de regarder à travers moi, comme si j'étais un esprit ou un nuage, ou n'importe quoi d'inexistant. « Je le tuerai, dit-il enfin avec un haussement d'épaules qui rendait son sourire encore plus hautain et distrait. A quoi d'autre est-il bon? Pauvre petit... » Plus tard, il me révéla qu'il projetait de faire avaler à son pauvre petit Pierre une dose mortelle de Phanodorm, un somnifère qu'il employait lui-même souvent. « Quelque part dans les rues de Paris, sur un banc, il exhalera son souffle débile. Car le fils de Mme Dumont-Dufour n'a pas de toit sous lequel vivre ou mourir. »

Ainsi grandissait en lui sa mort, sa mort difficile. Elle croissait au plus profond de son être spirituel et physique, pareille à un fruit meurtrier qui mûrit, et qui, lorsqu'il est mûr et tendre, éclate, en répandant son jus de pourpre, pour inonder et détruire le cœur fragile qui l'a nourri.

. . . . .

Ce qui ne m'apparaissait pas assez clairement, ou ce que je ne prenais pas assez en considération, c'était le fait que mon excentricité inconsidérée occasionnait toutes sortes de situations pénibles à mon célèbre père. Son nom était mentionné, comme on s'en doute, dans tous les commentaires satirico-polémiques dont la presse allemande me gratifiait alors si généreusement. Je me souviens d'un dessin dans *Simplizissimus*, une caricature peu amicale de la plume magistrale de Th. Heine, sur laquelle je suis représenté debout derrière la chaise de mon père. Il me jette par-dessus l'épaule un regard soupçonneux tandis que je lui fais cette remarque goguenarde : « On dit, papa, que les génies ne peuvent engendrer des génies. Donc, tu n'es pas un génie. » Et le poète Bertold Brecht, qui ne pouvait souffrir ni mon père ni moi, commença par cette



saillie un article satirique dans la revue berlinoise *Tagebuch* : « Le monde entier connaît Klaus Mann, le fils de Thomas Mann. Mais, au fait, qui est Thomas Mann? »

Des gens d'esprit inventaient sur notre vie de famille des anecdotes dont la presse s'emparait avec avidité. Parfois ces histoires avaient le charme piquant, pour ne pas dire paradoxal, d'être vraies; celle, par exemple, de la dédicace que pour la Noël de 1925 l'Enchanteur<sup>1</sup> écrivit sur mon exemplaire de la *Montagne Magique* : « A mon cher collègue. Son père plein d'espérances. » J'avais malheureusement été assez imprudent de montrer cette boutade à des amis qui, de leur côté, ne la gardèrent pas pour eux. Une pâture toute trouvée pour la « Journaille ».

La dédicace de la *Montagne Magique*, qui était destinée à une aussi outrageuse publicité, est assez caractéristique de l'attitude que mon père adoptait à cette époque à mon égard. C'était un mélange de bienveillance ironique et de réserve attentive, mi-sceptique, mi-amusée. Je ne crois pas qu'il se soit jamais fait de soucis sérieux à mon égard. Non seulement son indifférence naturelle et son détachement l'en préservaient, mais aussi sa confiance en mon intelligence et mes bons instincts. Mes extravagances peuvent bien l'avoir agacé plus qu'il ne voulait le montrer, ou moi-même le remarquer. Cependant, il s'en tenait au vieux principe d'éducation, qui consistait à ne pas intervenir, et à exercer une influence par le seul exemple de sa discipline personnelle. Si discutable et osé que fût notre comportement, il nous observait en spectateur; souvent avec un sourire amusé, ou un haussement de sourcils, mais sans jamais s'interposer ni manifester un intérêt très vif pour notre manière d'agir. Savait-il seulement où j'habitais, ce que je faisais, quelles étaient mes relations pendant les nombreux mois que je passais maintenant loin de Munich, hors de la maison paternelle? Et, me presser de questions lorsque j'arrivais n'était pas précisément dans sa manière.

— D'où viens-tu cette fois? lui arrivait-il de s'informer au déjeuner avec une cordialité distraite. En de telles occasions, Mielein l'interrompait avec des reproches enjoués. Elle était accoutumée à jouer le rôle d'intermédiaire entre lui et un monde dont les détails futiles n'avaient pas leur place dans sa mémoire.

1. Nom donné à Thomas Mann par ses enfants.



« Enfin, Tommy! s'écriait-elle. Tu es complètement fou! Tu ne sais donc pas que notre fils vient d'obtenir un très joli succès—à Bâle avec sa pièce? Il nous a même télégraphié! » Ou : « Non, vraiment, cher, tu me surprends! Comme si je ne t'avais pas raconté que Klaus était allé voir son ami Crevel à Davos! Il est très malade, ce pauvre René, une histoire pulmonaire... Quoi, tu ne le connais pas? C'est la fin de tout! Mais bien sûr que tu connais Crevel! Nous l'avons rencontré l'année passée à Paris, à cette épouvantable soirée chez la baronne X... Il t'a même beaucoup plu, quoiqu'il parlât si vite que tu ne pouvais pas le comprendre. » D'une réflexion soudaine de mon père il ressortait alors qu'il en savait beaucoup plus sur lui que sa première réaction ne l'eût laissé supposer.

Parfois nous avions l'impression qu'il était mieux renseigné sur nos affaires qu'il ne voulait le paraître. Son incompréhension, et plus encore son manque d'intérêt nous ahurissaient; mais au moment précis où nous en venions à nous demander s'il prenait une part quelconque à nos soucis et à nos problèmes, il nous étonnait et nous touchait en laissant échapper un mot ou un geste, en apparence tout à fait fortuit. Il arrivait parfois que dans une revue qu'il lisait régulièrement se trouvât une critique acerbe à mon sujet; et, nouvelle offense pour moi, il semblait l'ignorer totalement. A table, il causait de la pluie et du beau temps, tandis que dans mon cœur doublement blessé se levaient des tempêtes. Mais après le repas, juste comme Mielein annonçait : « Eh bien, le repas est terminé, mes enfants! » il secouait la tête avec un humour à demi mélancolique et remarquait en soupirant : « Oui, oui, le monde est plein de bêtise méchante. On devrait s'y habituer. Chaque matin au moins il me faut avaler un crapaud empoisonné. N'est-ce pas Flaubert qui s'exprime ainsi dans son Journal? Et le bon Hans Christian Andersen éclatait simplement en sanglots à la lecture d'une critique haineuse. Aux amis qui cherchaient à le convaincre de l'inanité de ces reproches, avec une tristesse opiniâtre il répondait : « Cette critique agressive me cause une grande douleur; elle ne peut donc pas être tout à fait dénuée d'importance. » Notre cher Andersen n'était guère raisonnable, n'est-ce pas? »

Les continuelles allées et venues de la maison semblaient amuser mon père plutôt que le déranger. De plus, il était lui-même souvent en voyage. Il remplissait consciencieusement, avec bonne humeur,



non sans une certaine solennité ironique les diverses obligations sociales qui accompagnent la notoriété, — congrès littéraires, conférences, banquets, interviews. Personne n'était surpris quand après le déjeuner, avec un geste d'adieu négligent, il nous disait : « Au revoir, mes enfants ! A la semaine prochaine ! Oui, je dois malheureusement aller à Francfort pour fêter Goethe. Est-ce que Mielein ne vous en a pas parlé ? C'est assommant, mais qu'y puis-je ? Et si je ne me presse pas je vais encore manquer le train. »

Il ne perdait pas davantage contenance quand Mielein brusquement se répandait en lamentations : « Ah ! ma pauvre tête ! Voilà que j'ai encore oublié de dire au chauffeur qu'Eri arrive à 9 h. 40 ! ou bien était-ce 10 heures 25 ? J'ai perdu le télégramme. Jamais rien de pareil ne m'est arrivé. Je crois qu'elle amène un ami, ou une amie, ou un jeune ménage — comment faire maintenant ? Tout cela se trouvait dans le télégramme égaré... » L'enchanteur haussait alors les sourcils avec un air d'heureuse surprise et demandait poliment : « Tiens, tiens, Eri arrive ce soir ? » Et pensif il poursuivait : « Il y a bien longtemps que je ne l'ai vue, je suis content qu'elle vienne. »

Chacun de nous amenait ses amis : Michael et Élisabeth, qui allaient en classe à Munich, invitaient leurs petits camarades, Monika, la plus calme de nous tous, recevait ses quelques intimes pour un petit bavardage à l'heure du café, Golo arrivait avec des camarades sérieux d'Heidelberg, où il suivait les cours de philosophie de Jaspers. Autour d'Erika et de moi-même il y avait toujours du mouvement. Souvent notre maison ressemblait à un hôtel de campagne où l'on rejeterait toutes contraintes, ou à un quartier général de joyeux conspirateurs. On y assistait à des intrigues, des flirts, des discussions, des crises de nerfs, des manifestations artistiques, des banquets nocturnes. Il se passait toujours quelque chose : l'un avait des poésies à lire, l'autre attendait une communication avec Londres, tandis que le troisième faisait quelque scène de jalousie ou se mettait en fureur parce qu'il ne trouvait pas sur son indicateur le train de nuit pour Breslau. Tout ce monde bavardait, plaisantait, s'injuriait dans le jargon rapide et baroque adopté par la plupart des amis de la famille Mann.

Au milieu de la confusion générale, ma mère seule gardait une vue d'ensemble sur les drames et les intérêts divers : elle paraissait oublier ou confondre les choses les plus simples, mais avait



en réalité le génie organisateur qui ne vient pas de l'intelligence, mais du cœur. Quoique sa préoccupation principale fût la réussite et l'œuvre de mon père, elle s'arrangeait pourtant pour s'intéresser à nos affaires et nous venir en aide. Avec une affectueuse sympathie elle assistait nos amis de ses conseils avisés. Mielein était aussi exactement renseignée sur les ennuis d'argent de Risi (Hans Reisinger) et ses conflits passionnels, que sur les leçons de violon de Bibi (Michael) et les spéculations philosophiques de Golo. Elle était familiarisée avec les détresses sentimentales de Ricki (il aimait une jeune personne charmante, mais légèrement sadique, dont les caprices le poussaient au bord de la folie) et avec les difficultés du nouveau rôle d'Erika. M. E. Süsskind allait la consulter quand il ne trouvait pas de titre convenable pour son nouveau roman. C'était à elle que j'allais me plaindre des critiques, ou demander cent marks, ou simplement épancher mon cœur. Toute la maisonnée lui confiait ses soucis, ses ennuis, ses problèmes. Il arrivait que nous fussions absents, attirés par quelque travail ou quelque aventure, dans un coin éloigné du pays ou du continent. Durant ces périodes la maison de la Poschingerstrasse devait jouir d'un calme relatif. Au lieu du bruit que nous répandions, nous et notre bande, le dialogue assourdi des deux voix de mes parents. Ce n'était pas sans émotion que je tentais d'imaginer cette maison devenue soudain solitaire et paisible. Comme elle devait paraître vide et bien trop vaste, cette somptueuse maison privée de ses enfants!

La vie cependant, poursuivait son cours même en notre absence. Mon père suivait strictement son emploi du temps, dont il avait depuis longtemps éprouvé les mérites. Toujours les mêmes heures à sa table de travail, les promenades régulières, la sieste de l'après-midi, la lecture du soir. Il m'arrive parfois, dans une chambre d'hôtel à Marseille ou à Copenhague, d'évoquer une scène touchante : je le vois revenir à la maison après la promenade du soir, entrer dans le hall (non sans avoir changé ses chaussures sales contre des pantoufles), et baisant la main de ma mère avec une galanterie affectée, un peu précieuse, lui demander : « Comment vas-tu, mon cœur? As-tu emmené les vieillards à l'Opéra? » Les « vieillards », c'est ainsi que nous appelions nos grands-parents. Nos parents aussi se servaient plaisamment de cette expression malicieuse.

Oui, Mielein avait justement conduit les « vieillards » aux



*Maîtres Chanteurs.* Conduire « Ofy » et « Offey » et leur offrir des distractions faisait partie de ses innombrables attributions. Je voyais de loin mon père et ma mère rire encore une minute dans l'entrée — un petit rire affectueux et entendu, — puis s'installer à deux pour dîner. De quoi pouvaient-ils bien s'entretenir autour de la table ronde? Parlaient-ils de choses arrivées il y a longtemps et dont nous n'avions qu'une connaissance imparfaite? Parlaient-ils de l'avenir? Étions-nous l'objet de leur conversation assourdie, nous, nos problèmes, nos perspectives, nos possibilités, les dangers auxquels ils nous savaient exposés? La pensée qu'il pouvait en être ainsi, qu'il en était probablement ainsi me touchait parfois jusqu'aux larmes. Dans ces moments de douce nostalgie, j'aimais évoquer un souvenir précis qui restera pour toujours gravé dans ma mémoire.

Je me vois descendre les marches de pierre du perron de notre maison et traverser le jardin tandis que Hans, le chauffeur, m'attend dehors, dans la Föhringer Allee, près de la voiture ouverte. C'est un de mes nombreux départs, je ne sais pas où je vais. J'emporte ma valise, quelques livres, un manteau de pluie. Juste au moment où Hans, avec un petit salut déférent, m'ouvre la portière en demandant : « A la gare, monsieur Klaus? » mon père apparaît à la fenêtre de sa chambre au premier étage. Il doit être 4 heures de l'après-midi — son heure de repos. Il porte une robe de chambre sombre, une belle robe de chambre de brocart bleu, dans laquelle il ne paraît presque jamais devant nous, et va baisser sa jalousie. Il arrête son geste en apercevant la voiture, les bagages, le chauffeur et moi-même dans l'allée.

Comme ce tableau est vivant devant mes yeux! Mon père là-haut, dans l'encadrement de la fenêtre ouverte... Et voici qu'il me fait un signe, avec un sourire las et grave... « Bonne chance, mon fils », dit mon père d'un ton mi-cérémonieux, mi-moqueur.

« Et reviens-nous si ça ne va pas. »

.....  
Ces Nazis, je ne les comprenais pas. Leurs journaux : *Sturmer*, *Angriff*, *Völkischer Beobachter*, ou Dieu sait comment s'appelaient ces ordures, auraient aussi bien pu paraître en chinois : je n'en comprenais pas un mot. De quoi était-il donc question dans ces chants bizarres que la populace en chemise brune faisait entendre dans les rues? De quoi s'agissait-il dans leurs étranges pamphlets et dans leurs manifestes? Ces absurdités sur les Juifs, sur l'escla-



vage, le Traité de Versailles, tout cela devait recéler quelque mystère accessible aux seuls initiés. Ceux-ci comprenaient peut-être ce que signifiaient ces propos répétés avec une insistance toute particulière : les Israélites voulaient ruiner l'Allemagne, disait-on, théorie insoutenable pour tout homme doué de raison. Mais peut-être n'était-on initié aux mystères de l'âme et du jargon nazis qu'à condition d'avoir vaincu sa raison, d'y avoir définitivement renoncé? A ce stade seulement on pouvait ne pas se sentir déprimé devant tant de bêtise et de mensonge.

J'étais mal à l'aise, sans l'être assez cependant — justement parce que je me refusais à comprendre que la majorité de mes concitoyens avait depuis longtemps sacrifié l'intelligence et tué la gênante raison. On croit impossible un tel phénomène, jusqu'au jour, naturellement, où il se révèle possible malgré tout. Je ne pouvais faire entrer dans ma tête que les Allemands prissent sérieusement Hitler pour un grand homme, que dis-je, pour le Messie. Lui, grand? Il suffisait de le voir.

J'eus à différentes reprises l'occasion d'étudier sa physionomie. Une fois de tout près, pendant une demi-heure environ. C'était en 1932, un an avant sa prise de pouvoir, c'était alors un des habitués du salon de thé du Carlton à Munich, chose que j'ignorais totalement lorsque j'y entrai un après-midi pour m'offrir une tasse de café. Je choisis cet endroit parce que le café Luitpold, juste en face, était devenu depuis peu le lieu de rencontre des S.A. et des S.S. : les honnêtes gens n'y allaient plus et il s'avérait que le Führer partageait mon aversion pour ces courageux militants, et préférait l'intimité du Tea-Room distingué.

Il était assis, entouré de quelques acolytes, et savourait une tartelette aux fraises. Je pris place à la table voisine, à un mètre de distance à peine. Il se régala d'une seconde tartelette aux fraises avec de la crème fouettée (les gâteaux étaient bons au Carlton), puis d'une troisième — si ce n'était la quatrième. Moi aussi, j'aime bien les sucreries; mais la vue de sa gloutonnerie de gamin ou de bête féroce me coupa l'appétit. En outre, je désirais — puisque le hasard m'y avait amené — concentrer toute mon attention sur la fine-bouche de la table à côté, ce qui m'aurait été difficile si j'avais mangé moi-même.

Pendant ces trente minutes de voisinage peu sympathique deux questions m'occupaient. Déceler le secret de son ascendant, de la fascination qu'il exerçait. Et ensuite : trouver à qui il ressem-



blait. Certainement à quelqu'un que je ne connaissais pas mais dont j'avais souvent vu le portrait. Pas Charlie Chaplin. Ah! non, par exemple! Chaplin a la petite moustache mais pas ce nez, ce nez charnu, commun, obscène, qui me frappa tout de suite comme le détail le plus laid et le plus caractéristique de la physionomie d'Hitler. Chaplin a du charme, de la bonne grâce, de l'esprit, de l'intensité d'expression — pas une once de tout cela chez mon voisin. Celui-ci paraissait d'une étoffe et d'une nature extrêmement vulgaire, un méchant « petit bourgeois » au regard hystérique et terne dans un visage blême et gonflé. Rien ne permettait de lui prêter de la grandeur ou même du talent.

Ce n'était certes pas une impression agréable que d'être assis à proximité d'une telle créature. Pourtant je ne pouvais détacher mes yeux de sa gueule répugnante. Je ne l'avais jamais trouvé très attirant, ni en portrait ni sur sa tribune illuminée; mais la laideur face à laquelle je me trouvais dépassait toute prévision. La vulgarité de ses traits me tranquillisait, me faisait du bien. Je le regardais et pensais : « Tu ne vaincras pas, mon vieux, quand bien même tu rugirais à te rompre le cou! Tu veux gouverner l'Allemagne? Tu veux être dictateur? Avec ce nez? Permits-moi de rire. Tu es tellement moche que tu pourrais presque faire pitié si ta laideur n'était pas aussi repoussante. Mange encore une tarte aux fraises, est-ce bien la cinquième? Dans quelques années tu ne pourras plus te l'offrir. Tu seras un mendiant, un oublié dans quelques malheureuses années. Tu n'arriveras jamais au pouvoir! »

N'y avait-il pas une auréole sanglante autour de sa tête pour m'avertir? Un mot écrit au mur du Carlton? Non, rien d'inquiétant. Rien qu'une discrète lumière rosée, une musique douce, des pâtisseries entassées, et au milieu de ce tableau idyllique, sucré comme de la crème fouettée, un petit bonhomme antipathique, mais inoffensif, avec une petite moustache comique et un front têtue, qui, au milieu de compagnons également insignifiants, sirotait sa tasse de chocolat. Je surpris des bribes de leur conversation. Ils discutaient de la présentation d'une farce musicale qui devait sortir le soir même sur la scène de la salle des Fêtes de Munich. Une de nos amies les plus intimes, l'actrice bien connue Thérèse Giehse, tenait le rôle principal. Le Führer expliquait qu'il se réjouissait de la représentation. D'abord parce que les opérettes étaient jolies à voir (« ... Humour sain... on rit sans contrainte... »); ensuite et surtout, à cause de la Giehse, que lui, le Führer, considérait



comme une artiste hors classe. « Une artiste populaire comme on n'en trouve qu'en Allemagne » soutenait-il, et il se renfroigna, car un de ses compagnons (n'était-ce pas Streicher?) l'avertit avec ménagement que la dame n'était pas, à sa connaissance, parfaitement aryenne. « Quelque défaut de tissage... pas absolument irréprochable du point de vue racial » murmurait le commensal indiscret. Sur quoi la petite moustache, qui avait parlé jusque-là avec précaution, éleva une voix menaçante : « Commérages ! » trancha-t-il en fronçant le sourcil. « Comme si je ne voyais pas la différence entre un authentique talent germanique et les artifices des Sémites ! »

J'eus de la peine à ne pas m'en mêler. Si Giehse avait pu l'entendre !

« Non, tu n'auras jamais le pouvoir, imbécile ! » pensai-je, d'excellente humeur maintenant. Tandis que j'appelais la serveuse pour payer ma consommation, je découvris brusquement à qui le coquin ressemblait : à Haarman, naturellement ! Comment avais-je pu chercher si longtemps ? C'était pourtant vrai, il ressemblait au tueur d'enfants de Hanovre, dont le procès avait fait sensation peu de temps auparavant. L'amateur d'opérettes autrichiennes de la table à côté serait-il capable des mêmes exploits que son sosie de l'Allemagne du Nord ? Ce barbe-bleue homosexuel avait réussi à attirer trente ou quarante jeunes garçons dans son hospitalière maison, où il leur tranchait la gorge à coups de dents pendant l'acte et faisait de leurs cadavres une savoureuse charcuterie. Tour de force, si l'on réfléchit, en outre, que ce bourreau d'enfants logeait en appartement au milieu de voisins vigilants ! Là où il y a une volonté forcenée s'ouvre un chemin ; avec une persévérance acharnée on vient à bout de tout obstacle apparemment insurmontable. La ressemblance entre ces deux malfaiteurs me frappa. La moustache et la mèche, le regard voilé, la même bouche morbide et brutale, le front, et même le nez affreux. Tout était semblable !

« Ce n'est pas toi qui prendras jamais le pouvoir ! » J'étais sûr de la chose, tandis que je me dirigeais vers la sortie. « Tu es perdu d'avance, tu es tout au plus capable de faire un assassin ! »

Aucun stigmaté ? Aucun présage ? Une Nation qui avait fait tant de cas de ses poètes et de ses penseurs acceptait donc cette punaise pour incarner son destin ? Comment avait-elle pu en arriver là ? Ces Allemands, je ne les comprenais pas.



Mais n'étais-je pas allemand moi-même? Je l'étais, et pas seulement par la langue. La culture allemande avait modelé ma conception du monde, mon être spirituel, ou l'avait du moins influencé d'une manière décisive. Une maison paternelle comme la mienne et ce qui en était sorti — tout cela n'était-il pas partie intégrante de l'esprit allemand? Comment pourrait-on être étranger à l'âme de ce pays après une enfance vécue sous le signe des Lieders et des Contes allemands, une jeunesse passée avec Novalis, Nietzsche, Hölderlin, George.

Peut-être se sentait-on trop solidaire de cette grande et belle forme d'esprit, trop près d'elle pour pouvoir participer ou seulement assister à son altération et à sa dépravation; peut-être était-on si intimement lié aux sphères de l'Allemagne Européenne, Universelle, que l'on devenait apatride, dans ce pays où la pensée universelle ne servait plus qu'à alimenter un rêve de conquête.

Oui, bien que vivant dans le pays où j'étais né, je savais ce que signifiait vivre sans Patrie. L'Allemagne m'était étrangère, j'étais un étranger en Allemagne, même avant la séparation définitive. Mise à part mon admiration pour les grandes réalisations du Génie Germanique et ma sympathie pour certains traits et certaines possibilités du caractère allemand, je ne ressentais aucun enthousiasme pour la Nation, la manière dont elle avait évolué et se développerait encore selon toute apparence. Je ne m'en sentais pas solidaire, car je considérais déjà la notion d'État comme dépassée, et je croyais à la nécessité d'un pouvoir supra-national. Aucun nationalisme ne me parut plus funeste ni même plus risible que le Nationalisme Allemand avec la « Vertu » des Maîtres-Chanteurs, la « chaleur lourde » de son Tristan, son cliquetis de sabres et sa sentimentalité pleurnicharde, ses prétentions éternellement insatisfaites, son complexe d'infériorité plus que compensé, sa rancune primitive, son irascible naïveté, sa suffisance, sa folie de la persécution et toute sa problématique torturante et stérile.

.....

L'expérience de dédoublement de la personnalité, l'inspiration schizophrénique que Julien Green confessait avec une nonchalance de civilisé, fut érigée par les Surréalistes en programme bruyant, en slogan affiché sans discrétion. Ce groupe, le seul à subsister de nombreux mouvements d'avant-garde de la guerre et de l'après-guerre, était alors à l'apogée de sa carrière. Quelques



jeunes peintres, poètes, et hommes de lettres parmi les plus doués se réunissaient autour d'André Breton, fondateur et chef du mouvement surréaliste. René Crevel appartenait à leur cercle. Par lui je connus les Surréalistes.

En ce qui concerne, à vrai dire, mes rapports avec leur maître, ils restèrent tièdes et distants. Les « tempéraments de chef » m'ont toujours fait fuir, et Breton en est un, même s'il ne commande et ne séduit que dans les sphères intellectuelles. Ses caprices d'esprit et ses intuitions ont pour la clique qui lui est dévouée la valeur d'une révélation ou d'une loi supérieure. Quiconque autour de soi ne souffre que des adorateurs, verra s'écarter précisément les meilleurs de ses amis. Et en fait, il n'y a plus qu'un membre de la Vieille Garde surréaliste, le peintre Max Ernst, pour être encore fidèle aujourd'hui à la tyrannie capricieuse de Breton. Les autres, qui vers 1930 passaient pour les piliers du mouvement, et avec qui je fus en rapports à l'occasion, s'en sont tous détachés : le poète Paul Eluard, au beau front sévère, au regard enthousiaste et hardi de jeune Croisé; Louis Aragon, l'espoir littéraire, que l'on ne connaissait alors que dans les cercles consacrés (il portait triomphalement sa tête petite, légère, bien modelée, et ses gestes — il était jeune — avaient l'élégance meurtrière qu'on admire chez les matadors); le critique et romancier Philippe Soupault, avec qui j'entretenais des relations amicales. Son enthousiasme était communicatif, soit qu'il racontât une anecdote sur Apollinaire, qu'il relatât une histoire d'Achim von Arnim, ou qu'il vantât avec une ardeur éclairée une tragédie de l'époque élisabéthaine. J'ai encore dans les oreilles le ton naïvement pressant avec lequel (on dînait dans un endroit charmant, surpeuplé, enfumé du boulevard Saint-Michel) il me faisait admirer les beautés d'une œuvre de Marlowe ou de Fletscher. — « Quoi, vous ne connaissez pas cela? » s'écriait-il dans son allemand maladroit. « Mais il faut le lire. C'est merveilleux! Encore plus joli que Shakespeare! »

Salvador Dali, tellement en vogue en Amérique aujourd'hui, et si profondément méprisé par les Surréalistes orthodoxes, appartenait lui aussi à la bande turbulente qui se groupait autour d'André, le maître. C'est celui-ci qui avait découvert le talent du peintre catalan, et pour le présenter il avait usé de son autorité personnelle auprès du public international; son talent aurait pu devenir un art véritable mais devait être bientôt corrompu et



gaspillé par la vanité et le cynisme de son caractère. Aujourd'hui, commerçant finaud autant que « fumiste », Dali a misé sur le mauvais tableau. A cette époque, ses créations bouffonnes étaient encore d'une sincérité convaincante. Mais déjà je ne pouvais m'empêcher de hocher un peu la tête quand les critiques surréalistes mettaient leur Dali à côté, ou même au-dessus de Picasso. Crevel en particulier prenait énergiquement position pour le brillant Catalan, dont il analysait l'œuvre en détail dans son étude : « Dali ou l'anti-Obscurantisme. »

Était-ce bon pour René qu'il acceptât l'influence de Breton avec une conviction aussi absolue, qu'il se soumit à lui sans réserve ? Quiconque l'aimait, — et je l'aimais — était obligé de s'inquiéter à son sujet. Certes, le Surréalisme en tant que doctrine esthétique et psychologique, et les Surréalistes en tant que confrérie de disciples militants avaient beaucoup à offrir : l'esprit, l'impulsion créatrice, les charmes artistiques d'un Art nouveau, un jargon poétique pseudo-scientifique que l'on n'avait jamais encore déployé sous cette forme, ni avec des accents aussi provocants. Le marquis de Sade et l'Apocalypse, Marx et Rimbaud, Lénine et Freud, jetez ensemble des éléments aussi incongrus, faites-en un cocktail et vous serez servis en fait de boisson stimulante. Mais celle-ci apaisera-t-elle la soif d'une jeunesse aussi avide, inquiète, troublée ? Mon ami René Crevel, à la recherche d'une voie, se livrait corps et âme à un esprit farceur, paradoxal, à un autocrate insolent. Jeune homme remarquablement doué, en notre époque vulgaire, hostile à la jeunesse et à l'esprit, il se sentait si isolé, si désorienté, si embarrassé qu'il lui fallait se cramponner à un programme, à un dogme. Était-ce un programme de désordre et de nihilisme, une farce d'étudiants érigée en dogme ? Ces surréalistes briseurs d'images, sous l'étendard joyeux desquels il se rangeait, connaissaient-ils leur voie et leur but ? Ils se plaisaient à railler les normes morales et esthétiques des temps passés. Au diable la morale du Christianisme, de l'« Aufklärung », de la Révolution française ! La Vénus de Milo aux ordures ! A sa place, nous invoquons une nouvelle déesse, une Vénus à queue de poisson, aux yeux remplis de poux, et qui au lieu de poitrine a un piano. Avec de grands gestes révolutionnaires on a jeté par-dessus bord tous les clichés du passé pour s'enticher finalement d'un nouveau cliché qui ne se distingue des autres que par sa laideur.



Pauvre René ! Attendait-il une consolation, une direction de ces anarchistes qui se laissaient si facilement duper par une nouvelle orthodoxie, de ces iconoclastes à genoux devant de nouvelles idoles ? Mais peut-être était-ce par ce culte de la névrose, cette exaltation spectaculaire de la folie que mon ami se sentait attiré. En se réclamant d'une Philosophie du paradoxe et de la folie, il voulait combattre la véritable folie, la folie qui nous entoure, de même que celle dont il croyait son esprit et sa raison menacés.

Il avait peur. Peur des destructions et des catastrophes que pourrait engendrer une société sans Dieu, désorientée. Peur de son propre moi, de son identité compromise, qu'il avait reçue de ses parents détestés. L'ombre du papa bourgeois qui s'était pendu dans le salon d'une manière si inconvenante poursuivait, torturait, hantait le fils rebelle. Son tourment devant le mal et la corruption générale était-il le signe d'une hypersensibilité malade, un symptôme de la déchéance inévitable qui le guettait ? L'absurdité de toute activité, de toute ambition humaine l'emplissait d'effroi ; devait-on en conclure que sa pensée était déjà isolée ? Était-il fou ou étaient-ce ses semblables, ses contemporains, était-ce notre monde, notre époque qui étaient atteints de folie ? René promenait autour de lui son beau regard étoilé, farouche, les yeux dilatés comme un enfant qui a peur.

— Êtes-vous fous ? demandait-il à ses semblables, demandait-il au monde. Et, comme aucune réponse ne venait, il répétait d'une voix plus pressante, avec une amertume grandissante : « Êtes-vous fous ? » Cela finissait par ressembler à un cri de désespoir.

Le jeune romancier choisit cette question angoissée, posée avec obstination, comme titre d'un de ses livres. (*Êtes-vous fous ?* de René Crevel, 1929). Ce n'était pas un roman au sens strict du mot, mais plutôt un cauchemar polémique, une hallucination grotesque, une explosion de fureur, une protestation sous la forme épico-satirique. Le héros de cette étrange chronique, Vagualame (portrait de l'auteur par lui-même), erre sans but dans un monde qui nous est représenté à moitié comme un bordel, à moitié comme une maison de fous. Dégoûté et pourtant amusé par l'absurdité et l'hypocrisie de la vie moderne, ce « candide » vulnérable et combattif passe d'un « centre de culture » à un autre, et partout où il va, il effraye les hommes par sa question terrifiée : « Êtes-vous fous ? Sinon... » Savants et femmes du monde, prêtres et politiciens, exploiters et exploités, tous sont passés au crible de la



même manière, puis abandonnés avec un haussement d'épaules. La verve furieuse de Vagualame-Crevel se tourne contre le Pape et Mme Cosima Wagner, contre la grammaire française, d'Annunzio, le comte de Coudenhove-Kalergi et son mouvement pan-européen, les sanatoriums suisses, Hollywood, l'écrivain catholique Mauriac et les industriels tchèques de l'entreprise Bata. Ni la corporation relativement inoffensive des lesbiennes, ni le vieux et respectable empereur François Joseph ne trouvent grâce devant ce regard impitoyable, rayonnant, pur et cruel. Vagualame, — farceur, épris de vérité et juge, — bafoue l'Académie française à Paris, la Chambre des Lords à Londres, l'Institut de Science Sexuelle à Berlin. Le fondateur et chef du dit Institut, le professeur Magnus Hirschfeld, que je connaissais depuis des années comme un chercheur acharné, un homme honnête et généreux, est présenté dans la satire fantaisiste de René sous les traits d'un affreux charlatan du nom de Dr Optimus Cerf-Mayer.

. . . . .

Être un émigré n'est pas agréable. Dans ce monde d'États autonomes et de Nationalisme, un apatride est mal à son aise. Il a de multiples déboires; les autorités du pays qui l'abrite le traitent avec méfiance; on lui cherche chicane. Les possibilités de travail sont rares. Qui voudrait accueillir le proscrit? Quelle loi défendrait ses droits? Il n'a rien qui le soutienne, pas d'Organisation, pas de puissance, pas de groupe. Celui qui n'appartient à aucune communauté est solitaire.

Le fait que nous soyons émigrés constituait-il pour nous un genre de communauté? Pas même. Car, parmi les exilés, relativement peu avaient quitté l'Allemagne pour des raisons d'idéologie ou d'« instinct »; rares étaient ceux que nous pouvions considérer comme frères devant le destin et comme compagnons de lutte. La plupart, c'étaient des victimes de la folie raciale d'Hitler, éléments apolitiques, ou du moins sans activité politique, commerçants juifs, avocats, médecins, intellectuels, qui sans aucun doute seraient restés en Allemagne si les circonstances l'avaient permis. Cette affirmation ne contient ni mépris ni reproche. Il y avait chez les Juifs allemands autant de militants antifascistes que parmi les « aryens ». Oui, l'adversaire militant se rencontrait peut-être même plus fréquemment dans les milieux « non-aryens ». Mais la majorité des Juifs allemands, de même que la majorité de



« notre » Émigration, se composait d'honnêtes citoyens qui se considéraient en premier lieu comme « bons Allemands », en second lieu comme Juifs, et enfin ou pas du tout, comme anti-fascistes. Ils avaient admis Mussolini. Emil Ludwig et Theodor Wolff parlaient pour leurs congénères en répandant leur encens publicitaire autour du Duce. Mussolini n'était pas antisémite. Hitler l'était.

Ce point a son importance lorsqu'il s'agit de décrire un des caractères de l'exode : cet exode ne constituait pas une communauté. Pour ce faire, il lui manquait un but commun, un programme, des représentants.

Il y avait, il est vrai, parmi les émigrés, une minorité active et politiquement organisée, il y avait même plusieurs minorités. Les représentants des partis allemands vaincus, loin de former une coalition pour constituer un front unique contre Hitler, continuaient en exil à se faire la guerre avec plus d'acharnement que jamais. Les vieilles querelles entre Sociaux-Démocrates et Communistes se poursuivaient allégrement tandis que les Monarchistes tramaient de leur côté des intrigues et que les Catholiques observaient une réserve prudente. Finalement un Concordat fut signé entre le Saint-Siège et le gouvernement de l'Allemagne. De plus, les politiciens professionnels étaient fidèles à la tradition de Weimar ; ils évitaient, ou du moins ne recherchaient pas les contacts avec les intellectuels indépendants. Les rapports entre écrivains et fonctionnaires des Partis en exil demeurèrent aussi froids qu'ils l'avaient toujours été.

Les écrivains allemands — on peut le constater avec satisfaction, — se sont mieux conduits en 1933 qu'aucun autre groupe professionnel. Lors des dernières années qui précédèrent l'avènement du III<sup>e</sup> Reich, on avait l'impression que plusieurs d'entre eux seraient prêts à s'accommoder de l'« Infâme », ou même à favoriser un rapprochement. En fait, il se trouva bien quelques traîtres. Quelques autres crurent peut-être de bonne foi reconnaître et admirer l'élément révolutionnaire nouveau apporté par le National-Socialisme (exemple : l'aveuglement de Gottfried Benn). Mais le nombre de ceux qui se laissèrent duper ou corrompre est relativement minime, surtout comparé à la liste des Philosophes, Juristes, Historiens, Médecins, Musiciens, Comédiens, Peintres et Pédagogues qui se sont laissé séduire. Les plus hautes autorités du monde littéraire s'élevèrent tout de suite, et d'une



manière définitive, contre la Dictature, si évidemment contraire à l'esprit pour tout esprit clairvoyant. Il y eut un exode massif de poètes; jamais encore dans l'histoire une nation n'avait perdu en si peu de mois autant de ses représentants littéraires. Ceux qui du fait de leur race étaient « compromis », s'éloignèrent, mais avec eux beaucoup d'autres, absolument exempts de sang juif, partirent : Fritz von Unruh et Leonhard Frank, Bertold Brecht et Oscar Maria Graf, René Schickele et Annette Kolb, Werner Hegeman et Georg Kaiser, Erich Maria Remarque et Johannes R. Becher, Irmgard Keun et Gustav Regler, Hans Henny Jahn et Bodo Uhse, Heinrich et Thomas Mann, et d'autres encore.

L'exode littéraire était assez remarquable : dans ses rangs on trouvait la gloire, le talent, l'enthousiasme combatif. Tandis que les fonctionnaires des partis se disputaient, les écrivains restaient unis, même si leurs vues politiques divergeaient. Ce sentiment de solidarité fut particulièrement fort et sincère pendant les premières années d'exil, de 1933 à 1936. Oui, les hommes de lettres bannis formèrent bientôt une élite homogène, une véritable communauté au centre de l'émigration diffuse et amorphe.

Les exigences du jour étaient toutes tracées. L'écrivain allemand en exil se voyait assigner une double fonction; d'une part, mettre en garde le monde contre le III<sup>e</sup> Reich et l'éclairer sur le véritable caractère du régime, en même temps rester en contact avec l'« autre Allemagne, la « meilleure », l'Allemagne qui s'opposait secrètement, illégalement au nazisme, et pourvoir en littérature le mouvement de résistance à l'intérieur du pays; il lui fallait d'autre part à l'étranger conserver vivante la grande tradition de l'esprit et de la langue allemande, pour lesquels il n'y avait plus de place en leur lieu d'origine; il fallait par des créations nouvelles contribuer à leur développement.

Il n'était pas facile d'accomplir cette double mission politique et culturelle. Une situation exceptionnelle, osée et extrême à tous points de vue, exigeait une énergie démesurée, un engagement total. L'Histoire littéraire de l'avenir dira qu'on doit aux écrivains allemands en exil des œuvres importantes. Presque tous réussirent à maintenir leur niveau; se dépassèrent et ne donnèrent leur mesure qu'en exil. Les maisons d'éditions des émigrés qui s'installèrent à Amsterdam, à Paris, à Prague, et autres centres européens peuvent témoigner de la teneur et de la qualité de cette production. La moisson littéraire de l'exil fut par sa magni-



ficence une des protestations les plus impressionnantes contre le régime barbare qui avait chassé du pays tant de talent et d'ardeur.

Non moins essentiel et non moins nécessaire que cette protestation indirecte paraissait à beaucoup d'entre nous le manifeste politique, l'analyse révélatrice, le commentaire satirique et documentaire sur le drame allemand, un *J'accuse*, renouvelant sans cesse par de nouvelles preuves ses attaques contre l'État hitlérien. Les antifascistes allemands à l'étranger ne devaient pas se lasser d'affirmer aux nations encore libres : « Vous êtes en danger. Hitler est dangereux. Hitler, c'est la guerre. Ne croyez pas à son prétendu amour de la paix ! Il ment. Ne signez pas de traités avec lui ! Il ne les respectera pas. Ne vous laissez pas intimider par lui ! Il n'est pas aussi fort qu'il le dit, pas encore ! Aujourd'hui, un geste, un mot de votre part suffirait à le faire tomber. Dans quelques années, cela vous coûtera des millions de vies humaines. Qu'attendez-vous ? Abattez-le. Rompez les relations diplomatiques sans tarder. Boycottez-le ! Isolez-le ! Finissez-en avec lui ! »

Notre appel manquait-il de force de persuasion ? Il ne convainquit pas, resta sans écho. Les nations encore libres, encore indépendantes auprès desquelles nous, les émigrés, trouvions un refuge, accueillirent notre cri de Cassandre avec un scepticisme « réaliste ». Certains incidents dans le III<sup>e</sup> Reich, les livres brûlés, les manifestations antisémites, le massacre du 30 juin 1934, impressionnèrent désagréablement ; cependant ce n'étaient que de petites fautes de goût que l'on pardonnait facilement à un gouvernement qui remportait des succès et était sympathique à bien des égards. Il suffisait qu'Hitler fût l'adversaire du communisme pour le rendre agréable aux cercles européens les plus distingués. Ses plans de conquête étaient seulement dirigés, disait-on, contre l'Union soviétique. Tant mieux ! Les milieux bien pensants étaient fort satisfaits de cet état de choses et n'avaient pour les avertissements de quelques écrivains proscrits que sourires moqueurs ou haussements d'épaules impatients.

Naturellement, il y avait dans les pays qui nous accueillaient des hommes lucides et purs qui partageaient en tous points notre horreur du fléau nazi. Mais ces gens honnêtes étaient pour la plupart sans influence, et de plus souvent portés, à cause précisément de leur intégrité et de leur justice, à infirmer leur point de vue et leur argumentation par certains scrupules moraux. Non pas qu'ils voulussent défendre Hitler ni le laver de ses honteux forfaits !



Mais ils croyaient devoir nous rappeler Versailles, la paix injuste qui poussa le peuple allemand au désespoir, et par là dans les bras des démagogues. Sans Versailles, pas d'Hitler! Et, si infâme que puisse être celui-ci, ne valait-il pas mieux vivre en paix avec lui? Les gens probes étaient pacifistes. La plupart des écrivains émigrés dont on parle ici méritaient également cette appellation. Et leur horreur des potentats et maîtres du pouvoir allemands n'en était que plus profonde.

L'attitude de ces écrivains qui n'admettaient aucun compromis, se heurtait à de nombreux antagonismes. On leur reprochait de la partialité, de l'exagération; leur haine — disait-on — les aveuglait; leurs jugements franchants passaient pour un symptôme caractéristique de la « Psychose de l'Émigré ». Un régime aussi totalement mauvais que nous le représentions aurait-il pu se maintenir, se demandaient les Réalistes, qui en venaient bientôt à conclure : le fait que le régime se maintient et prospère est en flagrante contradiction avec la propagande d'horreur que font les émigrés. Le peuple allemand ne gémit pas sous la tyrannie hitlérienne; au contraire, la plupart des gens, là-bas, semblent satisfaits, le bien-être règne, le chômage a cessé. Que les émigrants le veuillent ou non, la dictature est populaire parmi les masses, le peuple allemand soutient son Führer.

Nous n'acceptâmes pas d'en convenir. « Hitler n'est pas l'Allemagne! » Les exilés maintenaient leur point de vue, le répétaient encore et toujours : Hitler n'est pas l'Allemagne. La vraie Allemagne, la « meilleure », était hostile aux Tyrans, comme nous l'affirmions au monde. L'opposition allemande prenait dans nos articles et nos manifestes des proportions impressionnantes : il y avait des millions d'Allemands — nous insistions sur ce fait — qui risquaient leur vie et leur liberté pour combattre l'odieux système. Nous n'avancions pas cela à la légère : nous y croyions. Notre foi sincère quoique naïve en la force et l'héroïsme du mouvement de résistance intérieure de l'Allemagne nous donnait le ressort moral et l'espoir dont nous avions un tel besoin dans notre impuissance et notre isolement.

Oui, nous étions sûrs de parler au nom des « meilleurs » Allemands, de tous les martyrs et héros que la terreur rendait muets. La plainte étouffée dans les camps de concentration, la critique chuchotée, le cri réprimé, la peur, le doute, le malaise grandissant des « meilleurs » Allemands, nous cherchions à les



dévoiler à un monde léthargique et ignorant. Attendions-nous un écho? Il vint, sous la forme de l'insulte la plus ignoble. La presse de Goebbels lança l'anathème contre « ce tas de canailles d'émigrés » avec des injures et des invectives dénuées d'imagination, ce qui était quand même une manière de nous répondre. Nous irritions ces messieurs, on nous remarquait. Le fait qu'il y eût encore par le monde des Allemands osant ouvrir la bouche fut ressenti par le ministère de l'Information et de la Propagande à Berlin comme un scandale insupportable. Comment le faire cesser? On ne pouvait interdire à l'étranger nos revues, nos livres, nos conférences, nos pièces de théâtre. On ne pouvait que nous retirer nos droits civiques, nous exclure de la Nation. Si nous n'étions plus allemands, notre protestation serait peut-être un peu moins scandaleuse. C'est ainsi qu'on en vint à l'idée de « dénaturalisation ». Des hommes et des femmes, allemands par la naissance, et qui avaient vécu en Allemagne jusqu'à une époque récente; perdirent d'un trait de plume leur nationalité.

Cette perte était d'autant plus supportable qu'on la considérait comme provisoire. On ne voulait rien avoir à faire avec l'Allemagne nazie. Après la chute du régime, le ridicule décret d'Hitler serait sans aucune valeur. Nous espérions cette heure envers et contre tout, et croyions bien qu'elle approchait. Le soulèvement du peuple contre l'oppresseur, la Révolution allemande, ne pouvait tarder. Et si la peur de la Gestapo différait son heure, elle finirait pourtant par éclater. Nous comptions fermement là-dessus. Le jour viendrait, un de nos chefs spirituels, Heinrich Mann, nous l'avait promis.

Honneur bien mérité, son nom apparut sur la première liste de « dénaturalisation ». Il avait depuis longtemps donné du fil à retordre au parti réactionnaire allemand et se faisait maintenant remarquer par une combativité intense. Jamais son style de polémiste n'avait été aussi brillant; il y avait tant de passion dans sa colère et sa haine que ses pamphlets politiques se rapprochaient de la poésie. Dans les articles qu'il publia sous forme de livre, on trouve des accents qui, dépassant le style journalistique, deviennent lyriques, inspirés, presque prophétiques. Rien d'étonnant à ce que les Nazis aient su apprécier un ennemi de cette envergure et qu'ils l'aient reçu parmi les premiers dans leur « Légion d'Honneur ».

Notre famille fut particulièrement distinguée : les Mann furent



représentés sur chacune des quatre premières listes de « dénaturalisation ». Je figurais sur la 1<sup>re</sup> liste à la suite de l'oncle célèbre. Le 6 novembre 1934, j'appris par la presse que je n'étais plus allemand : je n'en fus point surpris. Un groupe d'autres compatriotes pas tout à fait inconnus étaient bannis en même temps que moi. Je me souviens que le poète Leonhard Frank et le metteur en scène Erwin Piscator, ainsi que l'écrivain politique Otto Strasser, se trouvaient sur cette liste. On nous reprochait surtout d'avoir, au moment du plébiscite, signé un appel à la population sarroise pour l'inciter à se prononcer contre l'Allemagne hitlérienne. C'était de la « Haute Trahison », à laquelle s'ajoutaient dans la plupart des cas d'autres crimes contre l'État.

En ce qui me concerne, je me donnais bien de la peine pour irriter les nerfs des maîtres du III<sup>e</sup> Reich. Non content de faire paraître des articles hérétiques dans toute la presse de l'Émigration, et d'autres journaux européens de tendance libérale, je fondai une revue du nom de *Sammberg* qui dès septembre 1933 parut mensuellement aux éditions Querido à Amsterdam, sous le patronage d'André Gide, Aldous Huxley et Heinrich Mann. Presque tous les poètes et hommes de lettres exilés y collaboraient, de même qu'une liste impressionnante d'auteurs non-allemands de renom international : Romain Rolland, Jean-Richard Bloch, Philippe Soupault, René Crevel, Jean Cocteau, Carlo Sforza, Benedetto Croce, Ignazio Silone, Wickham Seed, Stephen Spender, Christopher Isherwood, Ernest Hemingway, Schlom Ash, Ilja Ehrenbourg, Boris Pasternak, le Suédois Pär Lagerkvist, le Hollandais Menno ter Braak. Mon but était de faire connaître au public international le talent des écrivains de l'Émigration, et en même temps de familiariser ceux-ci avec les courants spirituels des pays qui leur donnaient asile. L'élément politique et polémique était une partie essentielle de mon programme rédactionnel. La « revue » était à la fois littéraire et militante, c'était une publication de classe à tendance antinazie. Les Nazis furieux crièrent vengeance : la seule représaille qu'ils surent trouver dans leur maladresse fut la dénaturalisation, dont je ne souffris pas. Au contraire, je me sentis flatté.

(A suivre.)

(Traductrice Marie Lore Rouveyre),

Klaus MANN.